

Anouar Brahem, tunisien et universel, d'aujourd'hui et de toujours



Anouar Brahem Trio, *Astrakan café*, © et © 2000, ECM Records GmbH.

DISCOGRAPHIE :

- *Barzakh*, ECM, 1991
- *Conte de l'incroyable amour*, ECM, 1992
- *Madar*, ECM, 1994
- *Khomas*, ECM, 1995
- *Thimar*, ECM, 1998
- *Astrakan café*, ECM, 2000

Chacun est un peu “entre deux”, mais les Tunisiens le sont particulièrement. Pays charnière entre Orient et Occident, entre Maghreb et Mashreq. A l'est de l'Ouest, aux confins occidentaux de l'Orient. Aspirée culturellement par l'Egypte, ensemencée d'Italie ; entre deux mythes, le bédouin et l'urbain ; entre deux mentalités : littoral et désert. La Tunisie.

Anouar Brahem est né au cœur du Tunis populaire, et en dépit de ses voyages, de ses expériences à travers le monde, de sa carrière internationale, il vit toujours à Carthage, face à la mer. Se nourrissant des vivants vestiges, de l'entrelacs subtil des périodes successives : des larmes érotiques de Didon aux anxiétés métaphysiques de saint Augustin, des ruses des guerres puniques à la fulgurance de l'islamisation, à l'Empire ottoman, à la colonisation, à ses séquelles...

Après de solides études de *oud* (luth oriental) au Conservatoire national de musique de Tunis, peaufinées auprès de son maître Ali Sriti, après une immersion profonde dans le monde des *tekné* traditionnelles, Anouar Brahem a pris du champ, naturellement, comme sans y prendre garde, en menant sa route ou tout aussi bien sa quête. Privilégiant délibérément l'esprit par rapport à la lettre, il semble synthétiser l'ancien et le nouveau dans un nouvel élan... de silence. Une musique de méditation, de louange à la musique elle-même qui poursuit son chemin de vie.

Affleurant l'âge adulte, sortant de sa retraite au cœur de la musique arabe classique, après de longues réflexions sur ses “liens presque organiques” avec la musique turque ottomane, ce fut l'exploration des modes musicaux venus d'Inde ou d'Iran puis la découverte du jazz.

Et partir. La scène musicale tunisienne n'était pas prête à accueillir les remarques d'un jeune homme de vingt ans. On était à la fin des années soixante-dix. Ainsi, en 1981, Anouar Brahem s'installe en France. C'est le début d'une série de rencontres prestigieuses et édifiantes : Maurice Béjart, Gabriel Yared ; des commandes, des concerts à travers l'Europe.

En 1985, retour au pays pour la création de *Liqua 85* à Carthage. L'œuvre réunit des musiciens turcs, tsiganes, tunisiens, des jazzmen français et lui vaut le Grand Prix tunisien de la musique. Reconnu chez lui, il accepte de diriger l'ensemble musical de la ville de Tunis. Travail en profondeur et en finesse sur le répertoire classique, la création et l'improvisation.

Le *oud*, icône sonore de la Méditerranée comme aime le dire Paolo Scharnecchia¹ : lui redonner sa portée, le sortir du simple rôle d'instrument d'accompagnement où l'évolution de la musique arabe et sa confrontation à la musique occidentale l'avaient relégué. Anouar Brahem collabore notamment avec le poète Ali Louati, en ressuscitant les formes anciennes. La suite chantée "Ennaoura el achiqua" connaît un immense succès et dès lors commencent des collaborations vocales : Sonia M'Barek, Saber Rebaï, Nabiha Karaouli.

Au début des années quatre-vingt-dix, on lui confie la direction artistique du Centre des musiques arabes et méditerranéennes (voir *La pensée de midi* n° 3). Parallèlement, sa carrière internationale continue et il rencontre Manfred Eicher, producteur mythique devant l'Éternel, fondateur et maître du beau vaisseau ECM. Plusieurs disques naîtront qui exploreront chacun les facettes de sa personnalité musicale si riche, si complexe. *Barzakh* (1991) avec les Tunisiens Bechir Selmi et Lassad Hosni ; *Conte de l'incroyable amour* (1992) avec Barbaros Erköse (clarinette) et Kudsi Erguner ; *Madar* (1994) avec Jan Garbarek (saxophone) et la participation de Shaukat Hussain (tablas) ; *Khomas* (1995) en sextette avec l'accordéoniste Richard Galliano ; *Thimar* avec le bassiste Dave Holland et le saxophoniste-clarinettiste John Surman.

Sa discographie pointe le caractère immense, apparemment éclectique et profondément cohérent de son imaginaire.

Astrakan café réunit à présent ses plus anciens complices, Lassad Hosni et Barbaros Erköse, un recentrage sur ses origines, presque un soliloque.

On ne pouvait rêver d'une formule plus sobre, plus ascétique, plus nécessaire : le souffle, la pulsation et la parole articulée du *oud*, ce chant sans texte. La quête d'une vérité première et absolue (puisque musicale).

Barbaros Erköse souffle, c'est l'Anatolie, les Balkans, un chant sans âge, nomade, dont l'intimité le partage avec la sensation de présence sacrée qui s'en dégage. Sensation que le bruissement, l'obstination jamais pesante de la percussion souligne et libère, affranchit de toute culpabilité.

Anouar Brahem qui nomme les pièces après leur création a donné au premier thème le titre d'"Aube rouge à Groznī". Le souffle atemporel de la clarinette de Barbaros lui rappelant la souffrance et Groznī, seule ville à avoir été entièrement détruite dans le dernier demi-siècle. Pourtant il semble que le motif, le disque entier, parle de bien autre chose. Non que le souci de Groznī soit inutile ou déplacé, mais plutôt que l'enjeu musical et spirituel est bien plus radical encore. L'engagement est total.

1. Ethnomusicologue romain, spécialiste des cultures méditerranéennes, en l'occurrence auteur des notes du disque *Astrakan café*.